

L'éponge des mots est un livre sans commencement, ni fin, dans lequel on entre, puis on s'assoit et on écoute. On écoute un compagnon qui nous passerait la bouteille, on boirait à même le goulot, sans faire de manières, avant de la repasser à un autre, qui serait là aussi, quelque part au bord du monde, parce que toutes les routes ont déjà été arpentées, tout a été dit, et pourtant nul n'a encore trouvé le remède au mal de vivre.

L'éponge des mots éponge le trop plein.

Pas de gloire à se combler d'alcool

Pour s'inventer des cataplasmes.

Boire encore et tordre le cou aux sortilèges.

Capitaine au long cours veillant sur l'histoire du hasard.

Taillader son chemin dans l'aventure des rues lisses.

Tel un Ulysse qui ne retrouvera jamais son port. Les mots eux-mêmes deviennent éponge pour absorber le trop plein d'amertume, de vanités, de désillusions, de chagrins rouillés. Un trop plein qui n'a d'équivalent que la béance du manque d'amour.

Revenir sur ton ventre noyer ma détresse à l'hôtel des carnages

en soudoyant le gardien de nuit

après une errance de bar en bar

pour resquiller la lumière

Lorsqu'on va chercher très loin ce que l'on ne trouvera jamais, le voyage devient errance, parce que depuis longtemps nous sommes perdus à nous-mêmes.

Dans cette nuit espagnole, tu pointes un doigt vers le ciel

et désignes l'aube avec sa rivière

roulant des perles noires.

(...)

Je jure de ne plus savoir retourner chez moi.

Car vivre c'est Être au monde avec ses pertes de lumière, des voiles trouées et ces haubans qui sifflent au moindre vent.

chaque page pourtant, on trébuche sur des pépites. Si les larmes sèchent vite aux vents des quatre coins du monde, les mots eux, n'ont pas fini de couler.

nous ne sommes pas devenus fou subitement,

cela a demandé du temps.

D'abord, on a vu l'étrange plaie

qu'est la joie dans les yeux des autres.

(...)

Pris dans la tourmente des loups dépouillés

qui guettent l'étrange et le dérisoire.

Partout avec ces mots de pauvre, aller

dans la perception des miroirs

en traversant sur les passages cloutés.

Les mots vomissent leur impuissance à changer le monde.

Il n'est de sommeil plus puissant

Que notre intelligence à ne pas vivre

(...)

L'idiot va à ses ratages comme à une science exacte,

Seule raison valable pour achever cette bouteille.

Quelle autre sagesse peut évoquer un tel carnage ?

Le voyageur va chercher ailleurs quelque chose qui lui ferait croire qu'il vit plus intensément.

La dentelle des jours nous pousse à faire escale

dans les ports aux romances inachevées,

*à chercher dans la multitude des petits riens
ces choses de peu qui manquent le plus.*

Plus c'est loin et plus on espère trouver cet autre chose qui nous ferait nous-mêmes autre.

*J'ai connu les ventres outragés et le rire des singes,
L'ombre du feu avec dans la bouche
Les cendres des morts comme seule preuve de vie
Et combien de corbeaux, de singes, de najas,
D'étranges banyans et d'immenses
Oiseaux de nuit.*

Mais il y a quelque chose de définitivement voué à l'échec dans cette quête, des courants contraires aux chercheurs d'intensité, des trésors éphémères qui fondent comme goutte d'eau au soleil.

*Des éclats de possibles,
des bribes de rien dans le silence résorbé des villes
et des hommes de papier mâché
au bar des illusionnistes.*

(...)

*Partout être à contretemps,
à contre-emploi, à contresens du flux
dans le décalage permanent,
fuir quand tout converge.*

Grande est la désillusion, quand on découvre les coulisses de ce qui n'apparaît au final, comme rien d'autre qu'un grand cirque pathétique.

Qu'auront nous dit vraiment ?

*Le silence est préférable à ces babils,
ces faux-savoirs,
ces mensonges appris comme une leçon.*

*Ces bribes de rien, de tout, d'abject aussi, récitées par cœur
quand le plus grand dénominateur commun ouvre sa gueule
dans l'immonde barnum du tube cathodique,
ce rectum de la pensée qui souille
tout ce qu'il touche.*

Saïd Mohamed sait ce qui pousse à *Parcourir le monde comme le sang bat les veines à la recherche de l'instant qui rend caduc tous les autres. (...)* et la promesse toujours la promesse d'autres choses encore.

Le voyage, la fuite, la solitude et l'oubli impossible.

Accolé aux murs des villes, ton visage, ton sourire obsédant, ton ventre au mien accroché, où dedans le vent s'engouffre, dans le salpêtre, la crasse, l'odeur des poubelles, je t'ai cherchée.

Dans le repli de l'indifférence j'ai appris à regarder avec cette habitude à qui rien n'échappe, en tous lieux j'erre seul, heurté à la raison qui maintient les êtres dans leur camisole. Partout où tu as posé les pieds, je retourne la terre. J'hésite à te nommer, pour laisser en friches ces souvenirs qui me reviennent, m'accablent et me jettent dans les bras d'hier.

Saïd Mohamed sait qu'il est difficile de vivre en ignorant son ombre, elle se tord et crie si on marche dessus.

Tout au long de son livre on sent peser cette ombre qu'aucune destination, si lointaine fut-elle, aucun alcool, ne sauraient dissiper.

Tous ces arbres morts qui s'évertuent à lancer au ciel des branches pour s'y pendre...

Et pourtant, nous confie t-il, *ma raison demeure dans l'agitation du monde, de ces villes juchées les unes sur les autres, où dans l'ennui les hommes se laminent, se chevauchent.*

Dans la troisième partie du livre, il nous ramène à un « *Ici et maintenant* ». Une sagesse que connaissent tous ceux qui savent qu'il est vain de tenter d'être ailleurs, que dans ce laps de temps présent. Et si les souvenirs sont toujours là, en filigrane, il est temps de tirer un trait et Saïd Mohamed est sans doute un de ces êtres brûlés au feu de la passion comme de la lucidité, cette lucidité féroce qui pousse à n'importe quel extrême pour lui échapper, en vain.

Nous n'avons pas grandi malgré le poids sur nos épaules.

Prisonnier de l'enfance, on croit être devenu un autre en refusant l'idée que seul le corps change.

L'éponge des mots est comme un fleuve qui s'écoule, qui déborde parfois, puis se calme à nouveau, qui remonte le temps aussi bien qu'il file vers une hypothétique embouchure.

On relit ce qu'on a écrit sans le reconnaître.

Ivresse de la prière païenne qui se nourrit d'elle-même

À laquelle aucun parler n'est comparable.

Ce mystère ne nous appartient pas.

En bouche vient le fleuve,

Message jamais interrompu ni commencé.

Il y a l'ombre, mais aussi un flot de lumière, au sein même de ce qui peut sembler comme un constat désespéré.

Dire l'instant émerveillé devient insolence

Aux hommes obscurcis par trop de misère.

L'auteur sait qu'*avec les mots on peut tout inventer* et il a gardé *Des affamés (...)* les *vertus de l'illumination, les tenailles du silence et la tyrannie de l'aube.*

En d'autres termes, le chant et la soif du poète, mais il s'interroge sans cesse, il nous interroge.

Comment apprécier l'insolence des moineaux et convaincre l'ombre du bien-fondé de la lumière

Survivre aux ratages de l'existence et à cette nostalgie qui éreinte.

Il faut avoir touché le fond pour en connaître la texture réelle et savoir si bien en rendre compte.

Le mal de vivre n'a pas de nom, inquiétude rebelle, cœur sans raison.

Le voyageur a vu la face périmée du rêve et le poète l'a bue jusqu'à la lie.

L'insulte nous a cueillis au cœur de la joie. Déplumé l'oiseau aux sept couleurs.

Sidaïque l'oncle Jo des Amériques. La petite Jeanne s'injecte de l'héroïne.

Comme des orphelins, efflanqués nous ne croyons plus en rien. Nous avons vu tant de désastres, de boue ruisseler des montagnes, de louves pleines les flancs ronds, de vagabonds pointer sur la carte du ciel une étoile rouge.

Et comme ces *marins condamnés à errer d'île en île*, lui comme nous sommes *étrangement ballotés entre l'histoire d'un monde aux urgences de grisaille et l'impatience de vivre.*

Saïd Mohamed n'a certainement pas fini d'essorer, encore et encore, *L'éponge des mots*, et c'est tant mieux !

© **Cathy Garcia**

Quelques années que Saïd Mohamed n'avait rien donné. Si on récapitule un peu, je l'ai publié en *Polders* en 1990 et 95, après deux coéditions au *dé bleu*. (Lui-même m'avait édité en 1983 à ses éditions *Ressacs*). Il a été chroniqueur dans la revue un moment. Puis il a publié d'autres recueils de poèmes et plusieurs romans. Il fait

partie de mes 33 auteurs dans le volet anthologie de « La poésie de A à Z selon Jacmo »... On l'avait un peu perdu de lecture depuis six ans, et il revient comme une fleur chez son dernier éditeur (Jean-Louis Massot). Livre-bilan dit le préfacier Jean-Claude Martin et sa structure en trois parties avec des titres bien dans sa manière confirme cette analyse. D'abord les impressions du voyageur (« les chardons bleus »), New-York, Marrakech, Istanbul... *C'était Alexandrie et son odeur d'iode rance...* et l'Inde qu'il a longtemps fréquentée, entre autres étapes de son tour du monde. Et chaque fois, c'est un peu le tour de lui-même chez les autres, mais ailleurs et tout le temps. Avec des versets pleins comme des aphorismes, cette faconde personnelle et cette volubilité reconnaissable entre toutes, ses positionnements comme des coordonnées géographiques *Un quai de gare la nuit à New Delhi grouillant de rats entre les corps endormis au sol*. Mais la situation lointaine n'enlève rien à la parole qui semble avant tout rivée au poète qui se plaint de l'absence de celle à qui il écrit désespérément. Saïd Mohamed mélange toujours deux ingrédients qui ne sont pas forcément compatibles : un enthousiasme où l'énergie vitale déborde et un devoir de vérité à la fois cruelle et acerbe, ce qu'il résume ainsi : *Un destin acculé à un rêve permanent*. L'auteur de « Femme d'eau » possède une tonalité lyrique et même épique par moment dans un cadre prolétarien. Sa connaissance du monde n'est pas passée au crible d'une écriture politique ou philosophique, elle reste enracinée à sa sensibilité viscéralement et nulle sagesse avec l'âge n'en est extraite. Il sait croiser une certaine humilité à un orgueil de bon aloi. *De l'errant le haillon et du lépreux le regard*. Lorsqu'il fait appel à ses références poétiques, trois noms apparaissent qui ne parleront qu'aux initiés : Malherbe, Dien et Criel. La seconde partie « Mots d'absence », reprise d'un titre de 1982, renoue avec le Saïd Mohamed amoureux, entre bonheur et mal-être. La femme aimée est-elle perdue, disparue, morte ? La trivialité de la réalité est toujours amortie par cet esprit de légende et d'invention, et la fiction ensorcelle les choses, tant et si bien qu'on est en droit de douter de ce qui relève du domaine du réel et de celui de l'onirique. Sa poésie est certainement nichée dans ce no man's land bien à lui. Le dernier volet intitulé « Ici et maintenant » sonne en effet comme un bilan. Cependant, il n'y a guère de leçon, encore moins de morale à en tirer. Le poète tente toujours de relier les extrêmes, de résoudre les contradictions *Un monde nouveau bordé de misère obscène et d'absolu*. Il n'a pas son pareil pour débusquer la merveille à côté de la vilénie. *Des affamés j'ai gardé les vertus de l'illumination...* « L'éponge des mots » se lit comme une reconnaissance de lettres d'un auteur qu'on connaît et qu'on aime depuis longtemps. La lucidité l'emporte sur la nostalgie, et surtout la sincérité des sentiments gagne le pari de l'écriture. *On ne revient pas innocent du feu*.

© **Décharge**